

La vie comme une toupie

«**Etre vivant et le savoir**» ► **Diariste facétieux, Alain Cavalier regarde la mort en face dans un film à la première personne. Il y déploie son art unique de l'essai, ludique et poétique.**

Cinéaste devenu humble «filmeur», le Français Alain Cavalier pratique son art en solitaire. L'œil rivé à sa mini-caméra, il tient un journal vidéo où il puise régulièrement la matière de ses films, explorations intimes aux allures expérimentales. C'est encore le cas avec *Etre vivant et le savoir*, qui doit sans doute sa sortie romande à une projection cannoise en séance spéciale, après plusieurs réalisations restées inédites.

A l'origine, une idée similaire à celle du malicieux *Pater* (2011), sorte de *making of* d'un film imaginé avec Vincent Lindon. Ici, le réalisateur propose à Emmanuèle Bernheim, écrivaine et amie de longue date, une adaptation de *Tout s'est bien passé* (Gallimard, 2013). Un récit autobiographique où elle raconte comment son père de 88 ans lui a demandé de «l'aider à en finir» après un accident vasculaire. Elle y jouerait son propre rôle et Cavalier celui de son père – «une répétition générale», plaisante le cinéaste arrivant au même âge! Mais le projet se trouve compromis juste avant le tournage, lorsqu'elle se découvre atteinte d'un cancer qui va l'emporter...

Dans tout ce qu'il filme, la mort est évidemment indissociable de la vie

Naît alors un autre film, qui raconte tout cela et parle – comme prévu – de l'inévitable. Rien de tabou dans ce sujet pour Alain Cavalier, qui a chroniqué son propre cancer dans *Le Filmeur* (2004) ou consacré le troublant *Irène* (2008) à sa deuxième femme, décédée dans un accident de voiture. Rien d'indécent non plus, ni de morbide: on ne verra jamais Emmanuèle Bernheim à l'ago-



nie, et ses derniers instants seront évoqués avec pudeur par le cinéaste, en voix off ou via les pages de son journal intime données à lire. Idem au début du film, lorsqu'il rejoint à Genève une amie malade avant son suicide assisté: on entendra seulement sa voix, on ne la verra que jeune et belle sur une photographie en noir-blanc.

Comme ces deux femmes et le père d'Emmanuèle Bernheim, Alain Cavalier se confronte à la mort pour mieux l'apprivoiser. Il la joue, gisant sur le lit d'une chambre d'hôtel, avant de se relever regaillard. Il la met en scène dans des natures mortes et des petits autels païens dédiés aux défuntes. Le réalisateur de *Thérèse* (1986), marqué par son éducation religieuse, convoque encore la figure du Christ. Et dans tout ce qu'il filme, la mort s'avère évidemment indissociable de la vie.

De sa voix douce le cinéaste commente ses images sur le ton de la confiance, partage avec nous ce qu'il voit avec le regard perçant du poète: beauté de certains objets, présence des animaux, ou courbes harmonieuses des courges *butternut*. Alors que le filmeur facétieux semble improviser, suivant son instinct ou sa fantaisie, tout finit par faire sens au montage. Sa façon de réinventer son art le rapproche de Godard, mais Cavalier ne donne pas de leçons. Il donne surtout à voir autrement. A l'image de ce plan anodin d'une toupie, tournant frénétiquement avant de tomber soudain sur le côté, qui devient la plus parfaite métaphore de l'existence. **MLR**